

LUTTES AUTOUR DES ZAPATISTES

Nos Prisonniers-ères Libérons-les tou-tes !

Dans la *Sexta*¹, différentes luttes existent : la défense des ressources naturelles comme la terre, les forêts et l'eau ; la défense du territoire, du travail ; la lutte contre les hauts tarifs de l'énergie électrique, pour l'autonomie... La réponse de l'État à ces luttes a été la répression.

Les stratégies utilisées sont la torture, la persécution, la disparition forcée et la prison. C'est dans ce contexte que nous parlons de plusieurs dizaines de compagnons et compagnes emprisonné-es pour avoir lutté dans tout le pays. La majorité d'entre elles/eux fait face à des accusations infondées (kidnapping, vol, meurtre) afin d'empêcher leur reconnaissance comme prisonnier-ères politiques.

Parmi les nombreuses initiatives menées à bien par la *Sexta*, nous pouvons trouver des actions et des activités organisées par des collectifs, des organisations, des individu-es et des peuples : blocages de routes, grèves étudiantes, journées d'information, rencontres et forums, comme le Forum National Contre la Répression et bien d'autres efforts contre la répression et pour la liberté des prisonnier-ères².



« Liberté pour les prisonniers de l'Autre Campagne » – illustration du site liberonsles.wordpress.com

1. Voir chapitre 3 : « De l'Autre Campagne à la Sexta. »

2. ajouter à la fin : (en français) et sur <http://www.redcontralarepresion.org/> (en castillan)/

Divers collectifs, groupes, organisations, peuples et individu-es ont proposé de lancer la campagne nationale et internationale «Primero Nuestr@s Pres@s» («D’abord nos prisonnier-ères»), en construisant des alternatives et des actions pour continuer la lutte pour leur libération. Le message de cette campagne est que chaque compagnon et compagne qui est emprisonné-e pour son combat ne sera pas abandonné-e et ne sera pas oublié-e !

Les prisonniers-ères de la prison n° 5 de San Cristóbal de las Casas (Chiapas)

Alberto Patishtán Gómez, Rosario Díaz Méndez, Pedro López Jiménez, Alejandro Díaz Santiz, Alfredo López Jiménez, Rosa López Díaz, Jose Díaz López, Andrés Gómez Hernández, Juan Díaz López, Francisco Sántiz López, Manuel Heredia Jiménez, Juan Jiménez Perez.

Elle et ils sont toute et tous indigènes. Elle et ils ont toute et tous été condamné-es à des peines allant de quatorze à soixante ans de prison pour des délits fabriqués par les autorités. Elle et ils n’ont pas eu accès à un avocat-e ni à un traducteur-trice. Elle et ils ont toute et tous été torturé-es pour leur faire signer des aveux. La délégation de Solidaires les a rencontrés à la prison n°5 à l’été 2012.

Rosario Díaz Méndez de l’organisation de la Voix de l’Amate ; Rosa López Díaz, Pedro López Jiménez, Alfredo López Jiménez, Juan Collazo Jiménez, Enrique Gómez Hernández, Juan López Gonzalez, Benjamin López Aguilar et Juan Díaz López de l’organisation des Solidaires de la Voix de l’Amate ont été libéré-e-s définitivement le 4 juillet 2013.

La Voz Del Amate

L’organisation *La Voz del Amate* est née dans la prison «*El Amate*» et a pour but de dénoncer les conditions carcérales et l’injustice dont font l’objet les détenu-es, et de faire sortir leur voix à l’extérieur. Elle fait partie des organisations de prisonnier-ères appartenant à la *Sexta* qui dénoncent le fonctionnement arbitraire du système judiciaire mexicain, la torture physique et psychologique que les matons leur font subir, ainsi que la corruption qui sévit dans les prisons de l’État du Chiapas. Cette organisation a déjà lancé en 2007 une grève de la faim de quarante jours qui a permis la libération de tous les participant-es (près de cinquante prisonnier-ères) sauf celle d’Alberto Patishtán, alors porte-parole du mouvement. Rosario Díaz Méndez a intégré *La Voz del Amate* dans un deuxième temps.

Alberto Patishtán Gómez libéré définitivement le 31 octobre 2013
« Dès le premier jour de ma captivité, je me suis senti libre »

En 2000, au moment de son emprisonnement, Alberto était un professeur respecté travaillant pour l’enseignement officiel bilingue, mais engagé dans la défense des droits

de enseignant-es indigènes de sa région. Arrêté pour des délits fabriqués d'homicide, de coups et blessures ainsi que de vol, il a été condamné à soixante ans de prison. D'après le Centre des Droits Humains Fray Bartolomé de Las Casas et d'autres ayant assuré le suivi de son dossier, les irrégularités de procédure et les éléments permettant de conclure à son innocence ne manquent pas. Il est à l'origine du collectif « La voix de l'Amate » et au centre des deux grèves de la faim du collectif. Il a été le seul à ne pas être libéré en 2010 ; lors de sa deuxième grève de la faim, il a été transféré pendant plusieurs mois dans une prison de haute sécurité où il est resté enfermé en cellule 23 heures sur 24 et n'a eu droit qu'à une visite tous les trois mois par une personne de sa famille directe. Grâce à la mobilisation, il a pu retourner, à l'été 2012, à la prison de San Cristóbal, plus proche de sa famille, en attendant sa libération. C'est là que nous l'avons rencontré.

Depuis plus de trois ans, Alberto dénonçait une perte de sa vision ; on lui a diagnostiqué un glaucome. Aujourd'hui, on sait qu'Alberto n'avait pas un simple glaucome mais une tumeur au cerveau qui s'est développée durant toutes ces années. Transféré à l'hôpital menotté, il a été opéré. Il a récupéré 70 % de sa vision.

La Cour Suprême de Justice de la Nation a accepté fin 2012 d'étudier le cas d'Alberto, afin de présenter son analyse à la Première Salle de la Cour. Malheureusement, cette dernière a refusé le 6 mars 2013 de statuer sur la recevabilité de la procédure de reconnaissance d'innocence présentée en septembre 2012 par la défense légale du condamné. Le 12 septembre 2013, la cour d'appel du Chiapas (« *Primer Tribunal Colegiado de Circuito* »), dernier recours au Mexique dans ce cas, a refusé de reconnaître l'innocence du professeur tzotzil.

Après treize longues années d'enfermement mais aussi de résistance et de lutte, le professeur Alberto Patishtán Gómez a enfin obtenu sa liberté, gracié par le président mexicain Enrique Peña Nieto. Le jour de sa libération, le 31 octobre 2013, il a déclaré : « *Je suis sorti pour défendre mon peuple, en levant la main. C'est la raison pour laquelle ils m'ont envoyé en prison [...]. Ils ont voulu achever ma lutte, ils ont voulu la faire tomber, mais ce qui c'est vraiment passé, c'est que la lutte s'est démultipliée. Ils ont voulu la cacher mais elle n'a fait que resplendir.* »

Rosario Díaz Méndez – libéré définitivement le 4 juillet 2013

Il est adhérent de la *Sexta*, enfermé dans la prison de San Cristóbal. Rosario a dénoncé le nouveau report de l'étude de son cas par le juge de Simojovel, qui aurait dû résoudre l'affaire depuis des années. Díaz Méndez écrivait en 2012 : « *La personne supposée être la victime, Rogelio Gómez García, a elle-même plaidé pour ma liberté. De la même façon les témoins de l'accusation ont signalé mon innocence concernant l'homicide et le vol perpétrés à Huitiupán, en 2005.* »

Solidarios de la Voz Del Amate

C'est l'organisation la plus récente et qui est solidaire de *La Voz del Amate*. Elle est composée de prisonnier-ères n'ayant pas participé auparavant à des mouvements ou des luttes.

Le 29 septembre 2011, onze prisonnier-ères de la prison de San Cristóbal au Chiapas, appartenant aux collectifs « La Voix de l'Amate » et « Solidaires de la Voix de l'Amate », annoncent le début d'une grève de la faim (pour quatre

d'entre eux/elles il s'agit d'un jeûne de 12h par jour). Alberto Patishtán en est le porte-parole. Le 13 octobre, deux d'entre eux sont libérés. Le gouvernement essaie de diviser les grévistes en diffusant de fausses informations dans la presse. L'administration pénitentiaire augmente la pression en harcelant les grévistes. Un psychologue harcèle Rosa López et menace de lui enlever son enfant de deux ans qui vit avec elle en prison. Les prisonnier-ères ne cèdent pas. Pour ne pas mettre davantage leur vie en danger, le 6 novembre, les prisonnier-ères arrêtent leur grève de la faim après trente-neuf jours.

Comme disent les prisonnier-ères :

« Nous continuerons à lutter avec la vie. Tant qu'il y a de la vie il y aura des possibilités de continuer la lutte pour la justice et le bien-être de tous, mais nous n'allons pas le faire comme le mauvais système le voudrait. »

Elles et ils continuent leurs luttes depuis l'intérieur.

Rosa López Díaz & Alfredo López Jiménez – libéré-es définitivement le 4 juillet 2013

Rosa fait partie de l'organisation des prisonniers et prisonnières « Solidaires de la Voix de l'Amate ». Elle est indigène, sa langue est le tzotzil, elle a été arrêtée arbitrairement le 10 mai 2007 avec son époux Alfredo. Il/elle sont accusé-es d'un délit qu'il/elle n'ont pas commis. Il/elle ont souffert de traitements inhumains, tels que la torture physique et psychologique, et de menaces de mort. Accusée d'enlèvement, Rosa est condamnée à vingt-sept ans et six mois de prison.

« Le 10 mai 2007, j'ai été arrêtée au parc central. J'ai soudain senti un coup dans mon dos, ensuite, ils m'ont tirée par les cheveux et m'ont mise debout, ils m'ont traînée par terre et m'ont jetée dans une camionnette. Je ne savais pas où j'étais ni où ils m'emmenaient. Je leur ai dit de ne pas me frapper car j'étais enceinte de quatre mois. La seule chose qu'ils me répondaient était... "nous, on s'en fiche", alors que j'étouffais, ils me donnaient des coups de pieds au ventre. Ils m'ont déshabillée totalement et ils ont commencé à me toucher partout et l'un d'eux s'est mis sur moi... Ils m'ont dit ce que je devais dire : "Moi, Rosa López Díaz, j'ai enlevé une personne et je demande un rançon de 800000 pesos." Ils m'ont enregistrée et fait signer plusieurs feuilles blanches. »

Avec son compagnon, Alfredo López Jiménez, en prison comme elle pour les mêmes accusations, ils ont eu deux enfants : Natanaël, dont elle était enceinte lors de son arrestation, et Leonardo, né en prison.

Le 28 octobre 2011, Natanaël, alors âgé de quatre ans, meurt car les hôpitaux du Chiapas ont refusé de le prendre en charge, au prétexte que ses grands-parents, qui le gardaient, n'avaient pas de ressources. Natanaël était né avec une paralysie cérébrale, due aux tortures que sa mère Rosa enceinte de quatre mois avait subies lors de son arrestation. Les parents n'ont été avertis du décès de leur enfant que six jours après.

Rosa est la seule femme qui fait partie de l'organisation des *Solidarios de la Voz Del Amate*. En prison, sa vie est très difficile, parce qu'elle est une femme et

une mère prisonnière mais elle se bat pour sa dignité. Elle est très active au sein de la prison à côté de ses compagnons de lutte; pour elle il n'est pas question de rester les bras croisés, comme elle dit : « *Je ne cesserai jamais de me battre.* »

Avec Rosa et Alfredo, **Pedro López Jiménez, Juan Collazo Jiménez, Alejandro Díaz Santis** luttent au sein des *Solidarios de la Voz del Amate*. Pedro López Jiménez et Juan Collazo Jiménez ont été libérés définitivement le 4 juillet 2013.

A l'automne 2013, le seul membre des *Solidarios* encore incarcéré est **Alejandro Díaz Santis**.

Alejandro Diaz Santis: de l'organisation «Los Solidarios de la Voz del Amate»-Prison N°5 de San Cristobal

Alejandro est indigène Tzotzil originaire de Tsoptic, municipalité de Mitontic au Chiapas. Arrêté il y a 13 ans, dans l'État de Veracruz, accusé d'homicide, il a toujours nié. Condamné à 29 ans de prison, comme dans les autres cas de prisonniers adhérents à la *Sexta* au Chiapas, sa condamnation résulte d'un procès corrompu dès le début.

Voces Inocentes

Cette organisation est née après la grève de la faim de 2007. Elle est composée d'ex-détenu-es et de leurs familles, pour dénoncer les conditions de détention et l'injustice.

Juan Díaz López – Prison N° 5 de San Cristóbal – libéré définitivement le 4 juillet 2013

Il a été réincarcéré sous de fausses accusations de meurtre, quelques mois après sa libération suite à la grève de 2007.

Prisonnier membre des Bases d'appui zapatistes

Francisco Sántiz López – *Au terme d'un long combat, il a été libéré fin janvier 2013.*

Indigène tzeltal, commerçant et base d'appui de l'Armée Zapatiste de Libération Nationale (EZLN) dans la municipalité officielle de Tenejapa, a été emprisonné dans la prison numéro 5 de San Cristóbal de las Casas le 4 décembre



Banderole de la manifestation du 21 août 2013 à Tuxtla Gutierrez, Chiapas, pour la libération d'Alberto Patishtán Gómez.

2011. Il est accusé d'être le responsable d'actes violents qui ont eut lieu en décembre 2011 dans la communauté de Banavil, lorsqu'une cinquantaine de membres du Parti Révolutionnaire Institutionnel (PRI) ont agressé à l'arme à feu quatre familles sympathisantes de l'EZLN et les ont expulsées de leurs maisons et du village. Cette zone est sous tension suite au renforcement des caciques PRIistes et à la formation de groupes armés contre les sympathisant-e-s de l'EZLN. Le Conseil de Bon Gouvernement du Caracol d'Oventik et le Centre des Droits Humains Fray Bartolomé de Las Casas ont signalé « *l'impunité gagnée par les véritables responsables de l'assassinat et des agressions commises à Banavil* ».

Les prisonniers de San Sebastián Bachajón (Chiapas)

Trois compagnons prisonniers sont adhérents à la Sexta dans la commune de San Sebastián Bachajón. Ils luttent pour leurs droits légitimes au territoire depuis 2008, car l'Etat veut les dépouiller de leur terre où se trouvent les Cascades d'Agua Azul, site hautement touristique. Ce projet a été démultiplié lorsqu'en mars 2008, les entreprises Norton Consulting, INC et EDSA Construction, obéissant au Plan Mesoamerica (Plan Puebla-Panama, voir chapitre 1) ont présenté leur proposition pour « *élever l'économie à partir du tourisme dans la zone de la forêt du Chiapas* ». L'étude avait pour objectif de développer un plan stratégique qui identifie les espaces et les projets qui peuvent augmenter l'offre touristique. C'est-à-dire « *plus de visiteurs-euses et plus de frais* » pour le futur méga-projet touristique CIP-CAA -Centre Intégralement Planifié - Cascades d'Agua Azul.

Miguel Demeza Jiménez – Prison n° 14 El Amate à Cintalapa de Figueroa

Accusé d'enlèvement, le compagnon Miguel a été arrêté le 7 octobre 2010 dans la ville d'Ocosingo, Chiapas, par la police préventive de l'Etat, a été porté disparu et torturé.

Antonio Estrada Estrada – Prison n° 17 de Plages de Catazajá

Il a été arrêté le 7 août 2011, par des éléments de la police préventive qui ont mis en scène le délit pour l'accuser d'attaque à main armée. Le lendemain, il a été mis à la disposition du ministère public après avoir été torturé et forcé à signer des aveux rédigés par les autorités ministérielles.

Miguel Vazquez Deara – Prison n° 16 d'Ocosingo au Chiapas Chiapas – libéré le 26 juin 2013

Miguel, « prisonnier politique » adhérent à la sixième déclaration de la forêt Lacandone de l'EZLN et membre du Conseil des terres communales de San Sebastián Bachajón, a été remis en liberté par un juge d'Ocosingo suite à un vice de procédure (le tribunal a mis trop de temps à déterminer sa situation juridique).

Directement dénoncé par les membres pro-gouvernements du conseil des terres communales de San Sebastian Bachajón, il a été arrêté le 25 septembre 2011 dans la ville de Palenque au Chiapas. Ses accusateurs ont fabriqué et mis en scène une attaque à main armée pour l'incriminer et l'ont ensuite torturé.

Ailleurs au Chiapas

Artemio Díaz Heredia est engagé aux côtés des peuples indigènes dans leurs luttes pour le respect de leurs terres, de leurs droits et de leurs cultures. Il a été arrêté le 3 mars 2008, pour le délit de trafic de sans papiers. Cela fait déjà plus de deux ans qu'il a été privé de sa liberté pour un délit qu'il n'a pas commis. Ce délit a été fabriqué de toutes pièces par Carmen Díaz López, leader des groupes paramilitaires *Ejército de Dios* et *Alas de Águila*.

Jerónimo Gómez Saragos et Antonio Gómez Saragos – *Prison n° 14 El Amate, État du Chiapas*

Entre le 13 et 19 avril 2009, Jerónimo et Antonio, ainsi que six membres de la *Sexta* et adhérents à la Sixième Déclaration de la Forêt Lacandone, ont été arrêtés par la police étatique préventive (PEP) qui les accusait de destruction de véhicules, de vol avec violence et de délinquance organisée.

Ils ont été arrêtés car ils étaient très engagés dans la lutte contre un méga-projet touristique du gouvernement, qui expulse les indigènes de leurs territoires et dégrade les ressources naturelles. Ils habitent dans les communautés indigènes tzetzal de San Sebastian Bachajón et de Jotolá, dans l'État du Chiapas.

Enrique Gómez Hernández – *Prison n° 14 El Amate, État du Chiapas Chiapas* – libéré le 4 juillet 2013.

Enrique fait partie de l'organisation « Los Solidarios de la Voz del Amate ». Arrêté le 7 février 2002 à San Cristobal de Las Casas, accusé d'homicide et condamné à 25 ans de prison, après des aveux extorqués sous la torture. Il a été transféré à la Prison n°5 quelques jours avant sa libération.

Manuel Aguilar Gómez – *Prison n° 16 d'Ocosingo, État du Chiapas*

Manuel est fondateur de la communauté de Jotolá, proche de San Sebastian Bachajón. Cette communauté fait partie de la *Sexta* et est touchée par le même méga-projet touristique que San Sebastian Bachajón. Ces communautés subissent le harcèlement constant de groupes paramilitaires de l'Organisation pour la Défense des Droits Indiens et Paysans (OPDDIC). Suite aux accusations de l'OPDDIC, Manuel est en détention préventive dans la prison d'Ocosingo, depuis novembre 2008, et attend toujours son procès.

A México, DF

Jorge Mario González García a été arrêté le 2 octobre 2013 et incarcéré à Mexico.

Le 2 octobre 2013, la manifestation commémorant le 45ème anniversaire du massacre des étudiants en 1968 a fait une cinquantaine de blessés et plus d'une centaine de détenu-es lors d'affrontements. Mario a été arrêté avec dix autres compagnons, ce qui laisse penser que les étudiant-es arrêté-es ont été suivi-es de la sortie de l'université jusqu'à la manifestation. En octobre -

novembre 2013 il mène une grève de la faim.

« *La répression directe, les rafles, la surveillance, la police militarisée, l'espionnage, la prison reviennent : les anarchistes sont la cible d'une persécution nationale et internationale (...) Quand je sortirai libre, mon mépris se fera sentir dans les rues et là où le mouvement étudiant me mènera* ». (Mario, 10 octobre 2013, Mexico)

Dans l'État du Guerrero

Máximo Mojica Delgado, María De los Ángeles Hernández Flores, Santiago Nazario Lezma sont des professeur-e-s, ils et elle habitent dans la municipalité de Teloloapan, dans l'État de Guerrero et sont membres actifs de l'Organisation Coordinatrice Étatique des Travailleurs de l'Éducation de Guerrero (CETEG) et adhérent-e-s à la Sexta. Ils et elle ont aussi participé à la lutte sociale avec l'association Terre et Liberté, qui intervient sur les questions du droit au logement. Leur arrestation survient le 27 novembre 2008, avec l'accusation d'appartenir à un groupe armé.

Tomás de Jesús Barranco Il a été arrêté par la police judiciaire de l'État de Guerrero, le 29 août 1996. La police l'accuse d'avoir participé à l'attaque du commissariat de la police judiciaire de Tixtla le 28 août 1996.

A Oaxaca

Agustín Luna Valencia, Álvaro Sebastián Ramírez, Justino Hernández José, Fortino Enriquez Hernández, Eleuterio Hernández García, Abraham García Ramírez

Tous indigènes zapotèques de Loxicha, ils ont été arrêtés entre 1996 et 1999 pour avoir défendu leurs terres contre les caciques et le gouvernement. Ils ont toujours lutté pour leur forme traditionnelle de gouvernement, sans parti politique, grâce aux us et coutumes. Malgré l'enfermement, ils sont très actifs au sein de la prison de Santa María Ixcotel dans l'État d'Oaxaca.

Ils ont créé le groupe « La Voix des Zapotèques Xiches en Prison ». Torturés physiquement et psychologiquement, ils ont été transférés le 7 juin 2013 à la prison n°13 de Miahuatlan (Oaxaca) puis transférés le 20 juin 2013 à la prison n° 6 à Huimanguillo (Tabasco), et à nouveau, vers la prison n°13 à Miahuatlan, où ils se trouvent actuellement. Cela fait plus de 100 jours d'isolement total, sans communication possible avec l'extérieur.

Comme la Sexta le dit : « Un coup porté contre l'une ou l'un d'entre nous est un coup porté contre toutes et tous ! » La lutte continue et continuera jusqu'à ce qu'elles et ils sortent toutes et tous. Contre l'oubli : rompre l'isolement.

Témoignage : Un lieu appelé « *centro de readaptación* »

Yasmina Milizi – 5 août 2012

Retour de la prison, un lieu dont tu reviens vidée, les yeux rouges, la poitrine encore tressautant des émotions ressenties. Ça a commencé par une première file d'attente devant les grilles avec les familles. Quand arrive ton tour, un gardien te fait rentrer à condition que tu sois vêtue de couleurs vives. Le noir, le bleu, le vert qui sont les couleurs des gardiens te sont interdites. Pas de tenue sexy non plus, ni décolleté, ni pantalons moulants. Au delà de cette première grille, deux files, l'une pour les hommes, l'autre pour *las mujeres*³. Là tu déposes ton passeport, tu dis qui tu viens visiter. Je venais visiter Rosa López, 25 ans, indigène, emprisonnée depuis six ans pour un crime qu'elle n'a pas commis. Son mari, Alfredo est là aussi. Trois fois par semaine, elle peut le rencontrer dans le quartier des hommes. Rosa était enceinte quand elle a été arrêtée, elle a été tellement tabassée que son bébé est né handicapé. Il est mort quelques années après. Un autre bébé est né en prison. Il y a deux mois, il a eu trois ans. Il vient de lui être enlevé. Contre remise de ton passeport, on te donne un jeton avec un numéro et on te tamponne le bras du nom de la prison. Un peu plus loin, une autre file. Cette fois c'est pour la fouille des sacs que tu ramènes aux prisonnier-e-s. Vient enfin, dernière épreuve, la fouille au corps. Environ 1h30 après ton arrivée devant les barbelés de la prison, située à proximité d'une zone militaire et d'une zone zapatiste, tu franchis encore deux grilles puis c'est l'entrée dans le camp des prisonnier-ères. Là les gardiens ne sont pas présents. L'ordre est assuré par les prisonnier-e-s. Nous avons été accueillis par des accolades très chaleureuses des prisonnier-ères nous remerciant de notre visite. Il y avait là Alberto Patisthán, prisonnier qui bénéficie d'une campagne internationale de soutien. Lui comme les autres est accusé de crimes – la mort de six policiers – qu'il n'a pas commis. Condamné à 60 ans de prison, il est incarcéré depuis douze ans. Les accusations fabriquées de toutes pièces sont une caractéristique de l'emprisonnement politique au Mexique. Suite à plusieurs grèves de la faim dont une de quarante jours, et faute de l'attention médicale dont il a besoin, il est en train de perdre la vue. Après la dernière grève de la faim et le mouvement dont il était l'un des leaders pour exiger la réouverture des dossiers de prisonnier-e-s et dénoncer leurs conditions carcérales, il a été, pendant neuf mois, transféré dans une prison de haute sécurité à plus de 2000 kms de sa famille.

Patisthán est adhérent de la *Sexta*. Il était *maestro* dans son *pueblo*⁴, un prof un peu trop empressé à exiger la transparence dans la gestion des affaires

3. Les femmes.

4. Village.

locales. En prison, il a été, en 2007, l'un des initiateurs d'un mouvement de prisonniers, la Voix de l'Amate. Tous ont obtenu gain de cause dans la révision de leurs procès, excepté lui. Les prisonnier-e-s que nous avons visité-e-s sont organisé-e-s dans un collectif pour exiger leur libération et l'amélioration de leurs conditions de vie. Alfredo, le mari de Rosa, était lui aussi dans son *pueblo*, connu pour être un trublion. A son arrivée à la prison, il ne parlait que le tzotzil. Aujourd'hui, il nous fait la visite de la prison. « *Je suis votre guide touristique* », nous dit-il en espagnol, les yeux pétillant de rire. Les deux *compas* qui nous accompagnent sont « nos protecteurs ». La prison prévue pour deux cent cinquante hommes reçoit plus de cinq cents prisonniers. Dans un espace pas plus grand que ta chambre sont entassés les couchages de treize à quinze personnes. Il y en a aussi qui dorment par terre dans les couloirs de l'unité où ils sont tous enfermés de 19h à 7h le lendemain. Les prisonnier-ères manquent de tout, doivent acheter leurs médicaments, leur savon... Nous avons amené des tamales et les familles, du dindon en sauce. Après le repas et la visite de la prison, chaque prisonnier-e du collectif s'est présenté.

Et là, leur courage, leur façon d'évoquer la lutte, dire la solidarité, raconter leur histoire... tu as beau te dire : un peu de dignité, prends exemple sur leur volonté de vivre, tu as les larmes qui finissent par couler sans pouvoir s'arrêter. Ensuite, ils ont chanté l'hymne zapatiste et Alfredo a rappé une chanson de sa composition⁶.

La persécution, la criminalisation des luttes sociales, la peur, la torture, l'enfermement font partie de l'arsenal des méthodes utilisées par les gouvernements mexicains contre les indigènes, les pauvres et toutes les personnes qui luttent « en bas à gauche ».

Liberté immédiate pour Alberto, Alejandro et leurs compagnons !

Faisons tomber les murs des prisons en renforçant la solidarité avec tous les compagnons prisonniers et prisonnières !



Affiche pour la libération d'Alberto Patishtán

6. Paroles de cette chanson ci-dessous (avec traduction).

Paroles de la chanson d'Alfredo

CORO

Yo tengo una ilusión que me nace del corazón.
Les digo a mis hermanos
Alto ya a la explotación
Con la opción de ser autodidacta
Leyendo, aprendiendo preguntando.
Ese es el método más fácil
Más que perfección es la mente
En vida frágil.
Un país regido por fantasmas
del sistema
Un gobierno que te envuelve
con promesas de justicia
y qué ves, todo está al revés.
Son una autoridad en abuso de poder.
Ponte muy activo que nos quieren joder.
Todos juntos en consciencia
colectiva
haremos que el mañana transforme
nuestras vidas.
Ya basta de abusos, abusos.
Seamos más conscientes, muy unidos
con la mirada hacia el frente, frente.
Yo creo en mi México que sea más parejo
del más grande hasta el
más chico
sin tener complejos de discriminación.
Todos juntos hacemos la fuerza
« no digas que no » « no digas que no »
Que se acaben esos tiempos de
ignorancia
políticos corruptos manejan nuestras
vidas sin importancia.
Es el mal sistema,
sistema.
A veces no hay salida
pero para acabarlo hay que tener
iniciativa.
El problema no radica entre nosotros,
es el mal gobierno,
mal gobierno.

Refrain

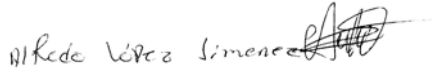
Moi, j'ai un rêve au fond
du cœur
Je dis à mes compagnons
Halte à l'exploitation.
En choisissant d'être autodidacte
En lisant en apprenant et en questionnant
Telle est la façon la plus aisée
Plus que la perfection, c'est la pensée
Dans une vie fragile
Un pays régi par des fantômes du
système
Un gouvernement qui t'étouffe avec des
promesses de justice
et que tu vois, tout est à l'envers.
C'est une autorité en abus de pouvoir.
Réagis vite car ils veulent nous baiser.
Tous ensemble avec une conscience
collective
nous ferons que demain transforme nos
vies
Y'en a marre des abus, des abus
Soyons plus conscients, très unis
Le regard vers l'horizon, l'horizon.
Moi je crois dans mon cher Mexique
pour qu'il soit plus juste, du plus grand
au plus petit
sans complexes de discrimination
Tous ensemble nous faisons la force
« Ne dis pas non », « Ne dis pas non »
Qu'on en finisse avec les temps
d'ignorance
Politiciens, corrompus façonnent nos vies,
sans importance.
C'est le mauvais système, c'est le mauvais
système.
Parfois il n'y a pas d'issue
Mais pour l'achever il faut prendre
l'initiative.
Le problème n'est pas en nous
C'est le mauvais gouvernement, c'est le
mauvais gouvernement

Un pueblo luchando,
día a día de sol a sol.
Somos mucho ignorados, encontremos
solución.

CORO
Hay muchos ingenuos que no nos hacen
caso
dejan pasar el tiempo y es todo
un fracaso.
La participación de toda la gente
hará que nuestro país se vuelva
transparente.
Escucha muy bien lo que dicen los viejos,
ellos tratarán de mantenernos despiertos
agrarios, obreros
unidos a la revolución tenemos que frenar la
explotación.

Un peuple en lutte pour une vie
meilleure
Qui travaille jour après jour du matin
au soir
Nous sommes complètement ignorés
Trouvons une solution...

Refrain
Il y a beaucoup de naïfs qui nous
ignorent
qui laissent passer le temps et c'est
un échec
La participation de tous les gens
fera que notre pays devienne
transparent.
Écoute bien ce que disent les vieux,
ils essayent de nous maintenir éveillés
paysans, ouvriers
unis à la révolution nous devons
freiner l'exploitation.



Signature d'Alfredo López Jiménez, qui
accompagnait le texte de sa chanson. CERESO 5,
San Cristóbal de las Casas

Bats'il Kop : cheminer en interrogeant le Chiapas à rebrousse-poil



Panneau à l'entrée des locaux de Bats'il kop. San Cristóbal de las Casas, 2012

Durant une semaine, la délégation Solidaires de l'été 2012 a travaillé avec l'école de langues Bats'il Kop à San Cristóbal de las Casas. Celle-ci présente un programme estival qui associe des cours d'espagnol (castillan) et de tzotzil/tzeltal (deux des langues indigènes du Chiapas) à des visites et débats autour des cultures indigènes du Chiapas. La précision apportée dans le nom du programme « *Chiapas a contrapelo* »⁷, littéralement « à rebrousse-poil », s'est avérée tout à fait justifiée. En effet, pour nous occidentaux, citadins, qui plus est cartésiens, nombre de nos certitudes ou réflexes ont été bousculés. Cette approche de la langue est à relier au contexte socio-culturel, basé sur la pensée et la réalité du Chiapas « a contrapelo ». C'est ainsi qu'ont été abordés des concepts tels que le *Lekil Kuxlejal* (la vie digne), *l'Ich'el ta múk* (le respect), le *chúlel* (la conscience...). Nous avons essayé de traduire ces concepts, mais surtout de les comprendre, bien que certainement de façon incomplète. C'est ainsi que le « *chúlel* » au début a été traduit par l'âme ou l'esprit, mais ensuite nous l'avons plutôt compris comme la vie qui anime tout et qui s'oppose à la chosification de la société capitaliste. D'autres concepts ont enrichi cette approche comme le « *Stalel* », la singularité, ou encore le « *Kolem* » ou « *Kolekal* ». Ce dernier concept, qui en tzotzil/tzeltal est ce qui se rapproche le plus de notre notion de liberté, dans tout ce qu'elle a d'individualiste, est plutôt vu comme négatif puisqu'il signifie littéralement « libre de sortir du collectif ». Ce qui, dans une tradition où tout est relié à la communauté, est problématique. C'est pourquoi les indigènes lui préfèrent le concept de « *Stalel* », qui prend en compte la singularité de chacun au sein même de la communauté. À ce stade pour nous tous Français-e-s, il s'est agi plutôt d'une remise en question où toutes nos certitudes en ont pris un coup.

7. Nom qui reprend le titre du livre d'Andrés Aubry : *Chiapas a contrapelo. Una agenda de trabajo para su historia en perspectiva sistémica*, Contrahistorias. La otra mirada de Clio, México, 2005, 225 p.



Les ruines de l'ancienne église de San Juan Cancuc, 2012

Dans un deuxième temps, la présentation des « promoteurs d'éducation », d'après la dénomination de ceux qui ont en charge l'éducation dans les communautés zapatistes, a été également déroutante. Ils s'opposent totalement à notre conception de « maîtres » dispensant d'en haut leur savoir. Ils font preuve d'une profonde écoute et c'est plutôt une mise à disposition de connaissances, mais sous forme de dialogue. Au début de toutes les séances ils proposaient ou même ils nous demandaient de faire des propositions et ensuite structuraient la discussion en fonction des demandes. Plus que des « cours », c'était un aller-retour entre conceptions, cultures, situations et histoires dans un contexte de luttes, mais aussi cours de langues où, à travers des exemples concrets, apparaissaient des différences de conceptions : pas de possessifs, la formule « ma table » sera appréhendée plutôt comme la relation qui existe entre deux sujets, l'homme et la table ayant tous deux leur « *chúlel* », et non plus comme l'appropriation d'un objet par l'homme, au sommet de la hiérarchie.

Par ailleurs Bats'il Kop a organisé plusieurs visites. Nous avons commencé par un passage à San Juan Cancuc, pour voir notamment les ruines de l'ancienne église et le village actuel. Ce lieu fut en 1712 le théâtre d'une révolte indigène, menée contre l'exploitation et les expulsions de terres par les Espagnols et caciques locaux. Deux personnages ont été au cœur de cette révolte qui était, jusqu'en 1994 et le soulèvement zapatiste, la référence pour les Indiens en lutte : Maria López et Juan López. Bizarrement, la mémoire collective a essentiellement gardé trace de ce dernier, et

moins de la jeune Maria qui, suite à une apparition de la Vierge Marie, a lancé un message clair à la communauté : l'autorité doit venir du peuple. L'autre visite nous a menés à Santiago el Pinar, « ville rurale » construite par le gouvernement du Chiapas dans le cadre d'un programme de « contre-insurrection » destiné entre autres à faire sortir les indigènes des communautés zapatistes. Cette visite a été précédée de la projection d'un film sur ce type d'implantation, où propagande officielle et dénonciations, protestations et résistance s'opposaient. Ce film montrait clairement l'objectif du gouvernement d'accaparer les terres, de concentrer les populations afin de les maîtriser, de les rendre dépendantes... mais aussi la campagne de propagande martelée dans tous les médias avec le slogan « *son hechos no palabras* » (« ce sont des faits pas des paroles »). Dans les publicités, on vantait les joies de la maisonnette, l'indigène heureux, le travail garanti... mensonges dénoncés dans les luttes où les intervenants ont clairement exposé les véritables objectifs d'une telle propagande. A priori, donc, on était préparés à la visite, et pourtant notre passage à Santiago el Pinar a été pour l'ensemble du groupe beaucoup plus parlant⁸. En fait on s'est retrouvés devant un décor en carton pâte, vide, sans âme qui vive, sans âme tout court. Et là, on avait du mal à imaginer une possibilité de vie quelconque tellement c'était déprimant. Plus qu'une ville, c'est un groupement de mobil-homes minuscules, mal conçus ou plus exactement pas conçus pour y vivre, sans aucun espace autour pour ne serait-ce qu'un poulailler... Le réservoir d'eau est placé sous la maison alors qu'il est traditionnellement au-dessus, la cuisine est équipée d'une cuisinière à gaz là où traditionnellement les indigènes utilisent le feu de bois... Bref, la réalité était terrible et, de fait, personne ne s'y est trompé car personne n'occupe ces maisons. Les autorités ont dû reconnaître la réalité et pour « améliorer » la « ville », outre un endroit collectif où faire les tortillas au feu de bois, elles n'ont pas trouvé mieux que de séparer chaque lotissement préfabriqué par un grillage métallique, ce qui renforce d'autant l'impression concentrationnaire, l'anti-communauté ! Tout un programme ! Au-dessus de cet ensemble, une serre constitue le fameux « travail » promis qui, au maximum, pourra employer 10 % de la population pour y produire des tomates transgéniques !

Après les discours ronflants sur « le développement régional pour combattre la dispersion des populations et éradiquer la pauvreté, la réalité est criante : c'est la volonté de concentration, de contrôle des populations et la récupération des terres pour leur exploitation... On est très loin du « *chúlel* », de l'« *Ich'el ta múk* »... et de l'humanité.

8. voir photographie p.88



Manifestation de familles de prisonnier-e-s politiques en grève de la faim, Tuxtla Gutiérrez (Chiapas), 2008.

Le centre des droits humains Frayba soutient les défenseur-es des droits indigènes

A San Cristóbal, dans notre tour des organisations formelles et informelles, nous avons visité le Centre des droits humains Fray Bartolomé de las Casas (Frayba)⁹. Depuis 1989, cette organisation civile à but non lucratif se mobilise pour la défense et les droits humains des peuples et communautés indigènes au Chiapas. Le Frayba soutient et accompagne ces militant-e-s indigènes, victimes d'exécutions, de torture, de détentions arbitraires, de disparitions ou encore de déplacement forcé. Le centre documente les faits de violation des droits humains, les dénonce publiquement, porte ces cas devant les tribunaux et organise des Brigades civiles d'observation, mécanisme de prévention des agressions des communautés par les militaires.

Le Frayba est engagé auprès de ces peuples indigènes pour lutter avec eux/elles pour leur libre détermination et leur autonomie, en particulier pour leur droit à la terre et au territoire, leur droit à conserver leur propre système de justice et leur mode de gouvernance.

9. Site internet du Frayba : <http://www.frayba.org.mx/>

L'État, premier auteur de violations des droits humains

Aujourd'hui les conditions de travail des défenseur-es des droits humains sont extrêmement difficiles au Mexique. Selon Reporters Sans Frontières, il s'agit de l'un des cinq pays les plus dangereux pour les journalistes (voir encart sur les femmes journalistes, chapitre 2). Le Frayba a recensé, entre 2010 et 2011, cinquante-sept cas de tortures au Chiapas, sur les trois cent vingt-six dénombrés sur l'ensemble du pays, dont une dizaine d'exécutions. Dans 98,5 % des affaires, les infractions demeurent impunies.

Dans son dernier rapport de juin 2012, le Frayba explique que la torture est utilisée au Mexique comme mécanisme privilégié d'investigation policière et de contrôle par les agents de l'État, bien qu'elle soit condamnée par les lois locales, nationales et internationales. C'est bien l'État qui est le premier mis en cause, et la guerre contre le narcotrafic constitue le prétexte parfait pour la répression. Viennent ensuite des groupes, plus ou moins proches du pouvoir, comme des groupes armés, des entreprises privées et des membres conservateurs des Églises.

La situation est d'autant plus préoccupante que dans plusieurs cas, les défenseurs avaient obtenu des mesures de protection, ce qui tend à démontrer la négligence, la complaisance ou la participation des autorités mexicaines dans ces agressions.

Les terres indigènes convoitées

Pour le Frayba, les enjeux liés au territoire sont majeurs. D'une part, les projets d'infrastructures touristiques développés au Chiapas entre Palenque et San Cristóbal poussent les communautés indigènes installées sur ces terres à partir. D'autre part, plusieurs programmes d'extraction minière sont menés par les Canadiens. D'autres enjeux concernent le droit à l'alimentation, la lutte contre les programmes de reconversion des cultures en bio-combustible ou le droit à garder des semences originelles. Toujours plus d'agressions et de menaces qui pèsent sur les communautés indigènes.



Femmes indigènes défendant leurs terres face à une opération policière, communauté de Cruzón, 2008.

Visite du CIDECI, San Cristóbal de Las Casas

Selon le Dr. Raymundo Sánchez Barraza, coordinateur général du CIDECI, ce dernier signifie « Centre Indigène de Formation Intégrale Fray Bartolomé de Las Casas », c'est un Centre Indigène. Ce n'est pas un centre seulement pour mais aussi par les indigènes. C'est un centre indigène, dans sa manière de faire, dans sa définition, dans sa façon de travailler, dans ses composantes, dans ceux qui en font partie. Ce centre est né le 24 août 1989 et porte le nom de Fray Bartolomé de Las Casas parce que le 24 août, on célèbre la fête de Fray Bartolomé de Las Casas.

C'est ce lieu que nous sommes allés visiter après avoir pris rendez-vous avec un des coordinateurs, le *maestro* David, qui nous a guidés dans les installations actuelles du CIDECI, sur un terrain de vingt hectares.

Soutenu dès le départ par celui qui était alors l'évêque de San Cristóbal de las Casas, Samuel Ruiz García, le CIDECI a dû déménager lorsque celui-ci a pris sa retraite. Son successeur, envoyé par le Vatican, a voulu récupérer les terres et a cessé de soutenir le projet. Cependant, comme nous l'a expliqué le *maestro* David, « *la graine était déjà plantée* ». Grâce aux nombreux soutiens, les membres du CIDECI ont pu acheter un terrain et, depuis 2004, les coordinateurs et les élèves du CIDECI ont construit l'intégralité des bâtiments et aménagé une grande partie du terrain, sur un versant boisé d'une des nombreuses collines qui bordent San Cristóbal, à l'extrémité d'un quartier populaire de la ville.

Lorsqu'on arrive, on est frappé par la sérénité du lieu, l'harmonie des constructions et des couleurs et l'importance donnée aux arbres, aux plantes et aux fleurs. Le calme apparent est vite supplanté par la perception d'activités discrètes mais abondantes.

Nous commençons la visite par un groupe de bâtiments qui abritent l'Université de la Terre (UNITIERRA) et, dans le patio fleuri, le *maestro* David nous explique les différentes composantes du CIDECI : celles-ci sont diverses, mêlant la formation artistique ou artisanale, la production agroécologique, l'organisation de séminaires et de rencontres sur des thèmes variés, plusieurs centres d'études sur l'interculturalité, la philosophie et la théologie, l'environnement...

Ainsi, nous découvrons que le CIDECI est composé de bureaux, d'ateliers, de centres d'études et d'une université avec des salles de cours et un amphithéâtre (1 000 personnes), d'un centre de santé, d'une cuisine, d'une salle à manger, de dortoirs et de sanitaires.

Cette université, le Dr Raymundo en parle en ces mots : « *Une université sans chaussures, une université aux pieds nus depuis tout en bas. Mais ce savoir a aussi du prestige. Il faut exproprier ceux qui monopolisent le prestige du savoir et du dire. Nous aussi nous sommes une université qui l'a. Nous pouvons articuler des programmes d'études pour former à ce type de professions,*



Un atelier du CIDECI, San Cristóbal de las Casas, 2012

celles qui te maintiennent encore près de la terre, au service de l'autre et celles qui te permettent de renforcer ton environnement pour survivre, résister. »

Le CIDECI est indépendant du système officiel. Il se coordonne avec d'autres organisations, comme par exemple la « *Red de Resistencia Civil* » depuis 2003, et travaille aussi avec des communautés. Contrairement au système officiel qui éduque pour être « compétitif » et qui ferme ses portes aux indigènes, le CIDECI se veut une alternative.

Il accueille essentiellement des indigènes des communautés qui ne parlent pas tous espagnol (leur langue maternelle est en général le tzotzil, le tzeltal, le tojolabal ou le chol) et qui ne savent pas forcément lire et écrire. Les élèves peuvent y entrer à partir de dix/onze ans et la majorité sont des adolescents. Personne n'en est exclu : on trouve les moyens d'accueillir tous ceux qui se présentent. « C'est une grande famille » nous explique le *maestro* David. Il n'y a pas de calendrier d'inscription : quand quelqu'un arrive, il peut commencer.

Des étudiants ou professeurs du Mexique et étrangers fréquentent aussi les différentes composantes du CIDECI. Au total, entre 800 et 1 000 personnes étudient au CIDECI au cours de l'année (sur des durées allant d'une semaine à un an). Tous ceux qui le souhaitent participent aux séminaires et activités, pas seulement les « spécialistes ».

Le CIDECI a aussi accueilli des événements tels que le Festival mondial de la Digne Rage, le Colloque Andres Aubry ou la *Escuelita*. Toutes les activités sont alors suspendues pour y participer.

« Le système est ouvert et flexible. Il n'est pas organisé comme les systèmes de peu d'énergie. C'est toujours ouvert et ça fonctionne toujours. Quelqu'un

peut venir pour quinze jours, pour un mois, pour trois mois, pour neuf mois, pour un an selon l'intérêt et son temps disponible. Nous, nous ne savons pas quand les gens, quand les jeunes ont du temps disponible», dit le Dr Raymundo.

Les élèves intègrent donc le CIDECL comme ils le souhaitent, le temps qu'ils veulent ou qu'ils peuvent, et pour apprendre et partager dans les différents secteurs du CIDECL : *« l'interne, celui qui vit ici, qui mange ici, qui a ici son espace pour dormir, qui travaille ici, fait son programme »*. Les horaires sont organisés en trois périodes d'ateliers libres : 9-12h / 12-14h / 16-19h. *« Le principe pédagogique qui oriente, dans un premier temps, notre tâche est le "apprendre à faire", après, "l'apprendre à apprendre" et ensuite, la partie profonde formative, la considération de "l'autre" dans son intégralité, "l'apprendre à être davantage". »*

Les élèves trouvent donc leur place dans les différents secteurs, qui ont chacun un coordinateur. Et dans ces secteurs, différents responsables, généralement des élèves, gèrent les tâches. Par exemple, dans le secteur « nutrition et santé », il y a des responsables pour la boulangerie, la *tortilleria*, la cuisine, le ménage...

Parmi ces secteurs, on trouve notamment des activités agricoles et d'élevage, divers ateliers techniques (qui vont de la menuiserie ou de la forge à la coiffure, en passant par le dessin technique ou la mécanique automobile...) ou artisanaux (tissage et couture, poterie, sérigraphie...), mais aussi des secteurs concernant la nutrition et la santé, ou encore l'hébergement et les services nécessaires à la vie du centre (administration, comptabilité, entretien des locaux...) ainsi que des activités culturelles (musique, lectures, sports...).

Le *maestro* David nous a donc menés dans tous ces ateliers, véritables lieux d'apprentissage, mais aussi de partage, de construction, d'innovation... Et ce sont les élèves, accompagnés des coordinateurs, qui ont construit, pierre après pierre, système électrique après système d'adduction d'eau, de fenêtre en charpente, de peinture en décoration, tous les espaces du CIDECL, apprenant en faisant, apprenant à apprendre, apprenant à être davantage. Ainsi, tout ce qui est fabriqué ou produit ici est destiné à l'usage interne du CIDECL : système électrique, meubles, chaussures, légumes... Le travail se fait aussi parfois en lien avec des organisations et des communautés pour les soutenir dans des micro-projets.

Toutes ces activités se déroulent dans la douceur de la musique émise par des haut-parleurs qui se trouvent dans tous les ateliers. La programmation musicale, essentiellement classique, est faite par le Dr Raymundo.

Après les ateliers techniques et artisanaux, le *maestro* David nous accompagne dans la partie qui est à la fois la plus discrète et la plus riche du CIDECL : la ferme intégrée. Nous parcourons ainsi les espaces cultivés, à ciel ouvert ou sous serre, de fleurs, de légumes, de fruits ou de fourrages. Et au cœur du bois, après avoir suivi un chemin sinueux qui monte le long du versant, nous atteignons le secteur de l'élevage : cochons, moutons, lapins, poules, dindes permettent de fournir la viande et les œufs nécessaires aux cuisines ainsi que les engrais pour nourrir la terre et la cultiver.

Nous découvrons alors la dimension intégrale du CIDECI, tant du point de vue de la formation que de son autonomie. Certes, ce qui est produit ici ne permet pas encore d'atteindre une complète autonomie alimentaire et énergétique, mais tout est pensé pour s'en approcher.

Suite à des pressions extérieures, il y a eu des coupures d'eau et d'électricité. Ils ont donc mis en place un système d'adduction d'eau potable autonome et l'électricité fonctionne avec un groupe électrogène. À ce jour il fonctionne au gasoil, mais le projet de produire un bio-carburant existe. Les déchets sont triés et un four est utilisé pour brûler le papier. Les déchets biodégradables sont utilisés pour les engrais ou pour nourrir les animaux.

En attendant que ce petit « écosystème » puisse atteindre son autonomie, son financement, réduit au maximum par son fonctionnement interne, se fait grâce à des soutiens étrangers, notamment européens.

« Nous, ce que nous voyons, c'est que ce système capitaliste doit finir comme les autres. Qu'à la résistance correspond alors l'espérance, mais l'espérance qu'autre chose est possible, et que bien que nous soyons immergés dans les contradictions du monde, dans certains détails de notre façon d'être, de notre manière de faire, de notre pensée, de notre regard, il faut percevoir que nous allons sur un autre chemin qui n'est pas celui de ce monde avec ses critères de bénéfices, de marchandisation, d'exploitation, d'avarice, de domination, de mépris de l'autre différent. »

« Avec quelle espérance ? Celle qu'un autre monde est possible. Parce que nous ne pouvons pas tomber dans le piège de ceux qui disent : ce qu'il y a est un destin inéluctable, il n'y a rien d'autre. Nous disons : s'il y en a un, nous le cherchons. Nous voulons le construire bien que nous devons nous préparer pour les grands désastres, en montant dans une petite barque qui serait comme l'arche de Noé, toute petite. Avec qui ? Avec ceux qui ont résisté pendant des siècles... Qui sont-ils ? Les peuples indigènes. »

Une fois terminée la visite, ces mots prennent tout leur sens car c'est une expérience de résistance, d'éducation, de réflexion, de construction de l'autonomie, de véritable lieu d'apprentissage que nous venons de traverser. Une expérience qui avance sur un autre chemin, très loin du capitalisme et de son productivisme. Nous sortons avec l'envie de construire cette « autre éducation » du côté de chez nous, un « centre de formation intégrale » pour lutter contre l'école qui conditionne, qui formate, qui transmet la violence du système capitaliste, qui reproduit les inégalités, les injustices, les exclusions et le mépris. Un centre de formation intégrale pour tous, pour une éducation émancipatrice qui construit un autre monde.